

Bande dessinée et beau livre

François Cloutier et Emmanuel Simard

Numéro 166, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86177ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, F. & Simard, E. (2017). Compte rendu de [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (166), 46–53.

Au-delà d'Octobre 1970

François Cloutier

Sujet déjà abordé en bande dessinée, entre autres dans *Paul au parc* de Michel Rabagliati et *Pour en finir avec novembre* de Sylvain Lemay, la crise d'Octobre 1970 sert de toile de fond au récit scénarisé par Richard Vallerand et illustré par André-Philippe Côté.

Richard Vallerand scénarise et dessine depuis quelques années ; il nous avait donné en 2016 l'album *Félice et le roi crabe* en collaboration avec Mikaël. Le dessinateur André-Philippe Côté, lui, n'a plus besoin de présentation. Un des fondateurs du magazine *Safari*, il est caricaturiste au *Soleil* depuis vingt ans ainsi que le créateur du Docteur Smog, héros de trois albums (éditions Jungle et La Presse). Pour leur première collaboration, fort réussie, les deux auteurs ont campé leur récit dans la ville de Québec en Octobre 1970. Leur personnage principal, un peu comme le peuple québécois à ce moment charnière de l'histoire, cherche à comprendre et à accepter qui il est.

Récit bien ficelé

Les premières cases de la bande dessinée présentent une classe d'école secondaire typique de l'époque, où le tyran du groupe arrive en retard, arrogant envers l'enseignant et gratifiant d'une « mornifle » le héros de la bédé, Laurent. La vie à la maison n'est pas plus facile pour ce dernier. Sa mère, Aline, est presque toujours absente, trop occupée par ses actions syndicales à l'hôtel qui l'emploie. Orphelin de père, il écoute sa mère lui raconter pour la énième fois comment son paternel a été tué d'un éclair alors qu'il travaillait sur un chantier à Matane. Heureusement, Laurent peut compter sur sa tante Marie, une hippie un peu bohème, serveuse dans un bar, pour s'occuper un peu de lui. Sans oublier le voisin d'en bas, monsieur Lebrun, qui prend le jeune homme sous son aile.

Le récit débute quand le professeur demande à ses élèves de créer un héros québécois. Laurent a son idée : il invente Hydroman, un superhéros qui doit ses pouvoirs à un éclair qui l'a foudroyé. Il aurait dû en mourir. Or, au contraire, cet accident l'a transformé et l'a rendu invincible. La bédé dessinée par Laurent se retrouve dans la trame narrative de Côté et Vallerand, créant ainsi une coupure avec le récit. Son personnage lui est malheureusement volé par Jason Picard qui, lorsqu'il lui donne une raclée, trouve le travail et avertit Laurent qu'il va le garder pour lui. Jason s'en prend à sa victime pour plusieurs raisons, entre autres parce que son père travaille au même hôtel que la mère du personnage principal. Le père de Jason a peur de perdre son emploi à cause des pressions qu'exerce le syndicat sur les propriétaires de l'entreprise. Laurent, se sentant dépourvu devant les actions de son dorénavant ennemi juré, se tourne vers sa tante Marie, qui a aussi son lot de problèmes.

Laurent hésite à dénoncer Jason et décide de le provoquer. Il invente un nouveau héros, mais amérindien cette fois. Jason, qui se réclame de cette même origine, est en furie contre Laurent lorsqu'il entend ce dernier décrire à l'enseignant son personnage. Sa tante Marie l'amène même au village huron afin qu'il complète ses recherches. Entretemps, il découvre la vérité sur ses origines, ce qui vient confirmer certaines choses qu'il pensait déjà. Un peu

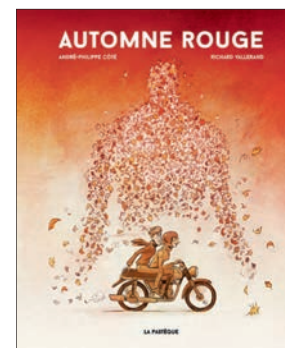
comme le Québec de l'époque, Laurent s'interroge sur son identité. Certains événements surgissent dans les vies d'Aline et de sa sœur Marie, ce qui vient compliquer les choses.

Les planches de Côté sont parfaites, pas nécessairement réalistes mais nuancées, avec un sens efficace du découpage.

Un album complet

À la lecture des premières planches, le lecteur en vient à se demander s'il lit réellement un album pour « adultes ». Les auteurs parviennent à dissiper le doute dès l'arrivée du personnage d'Aline, qu'on découvre dans une assemblée syndicale houleuse. Leur album montre des situations et des dialogues qui évitent les clichés. Les planches de Côté sont parfaites, pas nécessairement réalistes mais nuancées, avec un sens efficace du découpage. Au lieu de mettre des récapitulatifs qui expliquent les pensées de Laurent, quelques planches imitant des feuilles lignées qu'il aurait griffonnées sont dispersées au fil des pages. Grâce à ce procédé, le lecteur s'identifie mieux au personnage. Les couleurs s'assombrissent en même temps que le récit, les drames que vivent Laurent et sa famille n'en sont que plus touchants. Les dernières planches de l'album laissent les lecteurs sur une note d'optimisme qui n'est pas niais mais, au contraire, plutôt rafraîchissant. On espère une prochaine collaboration entre ces deux auteurs. ♦

☆☆☆
André-Philippe Côté
et Richard Vallerand
Automne rouge
Montréal, La Pastèque,
2017, 104 p., 27,95 \$



Déjà vu

François Cloutier

Une nouvelle création de Jimmy Beaulieu est toujours un moment excitant pour l'amateur de bande dessinée que je suis. Même lorsqu'il flirtait avec le cliché dans ses œuvres précédentes, sa façon de raconter, sa sensibilité et son humour venaient racheter la chose.

Or, le dessinateur n'arrive pas à convaincre dans ce nouvel album.

Après des albums d'une grande qualité comme *Comédie pornographique sentimentale* et *Non-aventures*, les attentes ne pouvaient qu'être grandes pour *Rôles de composition*. Cependant, l'auteur ne parvient pas à toucher le lecteur avec ce récit d'amour et d'infidélité. On retrouve les mêmes éléments que dans les précédents albums de Jimmy Beaulieu : des femmes nues, un propos social et une histoire romantique un peu compliquées. Malgré toute la bonne volonté du bédéiste (parfois trop sentie d'ailleurs), le récit ne parvient pas à décoller et, une fois terminé, l'album se referme sans laisser trop de souvenirs.

Amour sur carré rouge

L'album commence en 2012. Noémie et Colette font l'amour en discutant. La première est comédienne et raconte sa déception à propos d'un rôle qu'elle a obtenu dans une série télé. Au fil de leurs ébats, elles se couvrent de peinture pour ensuite s'habiller et aller rejoindre la manifestation étudiante qui passe en bas de chez elles. Expliquons tout de suite que la bande dessinée est découpée en séquences, toutes teintées différemment. Selon le chapitre, les planches ont la même couleur (rouge pour les premières planches, bleu pour certaines, vertes pour d'autres, etc.).

Or, c'est la spécialité de l'ennemi. Sa virtuosité dans l'art de manipuler les masses est si totale qu'on ne peut plus se défendre à coups de simples « Réveillez-vous ! » qui, au fond, ne servent qu'à exprimer notre colère.

En regardant un film de science-fiction allemand avec Colette, Noémie sent monter en elle un véritable béguin pour l'actrice principale du film, une certaine Ana Glaser. Quelque temps après, elle part en voyage, en Allemagne, sans trop en dire à Colette sur ses visées. En fait, Noémie a contacté la fameuse actrice et court la rejoindre. Jimmy Beaulieu raconte sans juger ses personnages, sans les excuser, mais sans vraiment faire comprendre leurs motifs.

À trop vouloir

Ce qui surprend le plus dans cette bande dessinée, c'est que, malgré le fait que tous les traits propres à Jimmy Beaulieu sont réunis, on ne le sent pas impliqué dans son récit. Les différentes situations dans lesquelles sont plongées les héroïnes sont souvent banales, ce qui en soi n'est pas inintéressant, mais elles ne nous rendent pas les personnages plus sympathiques ou attachants. Or, c'est justement cet attachement, qu'on éprouvait dans les autres albums de l'auteur, qui manque. Les allusions à la musique rock et alternative des années 1990, nombreuses encore une fois, tentent d'appuyer un propos diffus.

Le trait de Beaulieu est plus gras, moins détaillé que ce qu'il nous avait proposé dans ses albums précédents. Les cases sont plus aérées, l'impression qui en découle est que les personnages sont plus libres. Bien entendu, le plaisir que le bédéiste prend à dessiner des corps de femmes qui s'enlacent est palpable, les fidèles lecteurs y reconnaîtront le dada de l'artiste. Ces élans érotiques ont déjà été vus dans d'autres albums, mais en mieux, avec plus de sensualité et d'émotions. On referme l'album avec l'impression (fausse, je le souhaite) que Jimmy Beaulieu a peut-être fait le tour du jardin avec ses univers féminins. Dommage.◆

Ce qui surprend le plus dans cette bande dessinée, c'est que, malgré le fait que tous les traits propres à Jimmy Beaulieu sont réunis, on ne le sent pas impliqué dans son récit.

Dans la deuxième séquence, Colette angoisse à l'annonce de l'arrivée de sa mère qui vient rendre visite au couple. Les filles se remémorent leur rencontre et le coup de foudre qu'a eu Colette, alors que Noémie fréquentait une autre fille. Colette, la bavarde des deux, s'épanche longuement sur ses sentiments, tandis que la comédienne, elle, l'écoute sans trop réagir.

La partie de l'album qui suit ressemble davantage à un manifeste d'extrême gauche maladroit qu'à un dialogue entre deux personnages. Pendant qu'elles font l'amour (ces filles ont vraiment un pouvoir de concentration hors du commun), Colette tient ce discours :

☆
Jimmy Beaulieu
Rôles de composition
Montréal, Mécanique générale,
2016, 112 p., 29,95 \$



Notman, visions de mémoire

Emmanuel Simard

Constituée de nombreux documents photographiques et d'essais, nul doute que l'imposante monographie marquera les mémoires; le travail du « premier photographe canadien de renommée internationale au XIX^e siècle », William Notman, y restera gravé.

D'abord, il y a cette couverture contrastée, énigmatique, d'un noir anthracite rappelant la magnificence d'un monolithe qui, animé par des forces étranges, se dresserait dans votre bibliothèque. Il y a cet autoportrait d'un homme sagement éclairé, à l'air grave ou concentré, le photographe William Notman en l'année 1868. En surimpression, les lettres blanches du patronyme: police de caractères soignée sans empattement, franche et tranchante, dont les deux N tronqués sur leur verticalité débordent de la couverture et s'efforcent de se rejoindre pour ainsi former une boucle. Le message n'en est que plus clair: on n'oubliera pas de sitôt cette importante et imposante monographie.

Magnétique, l'ouvrage s'ouvre comme une malle cachée au fond d'un grenier. Tout au long, et à commencer par cette table des matières évoquant la chambre noire et les milliers de planches-contacts faites et refaites, le graphisme est irréprochable de modernité, minimal et sobre. Ce qui a d'ailleurs valu à l'agence Paprika d'être primée lors du dernier gala Grafika. Le travail du photographe ayant fui son Écosse natale est reproduit ici avec justesse et soin.

L'ouvrage est découpé en sept essais érudits et trois chapitres visuels qui, à eux seuls, font voir le visionnaire, l'artiste d'exception chez Notman. Les moments les plus forts sont d'ailleurs les chapitres où les photographies, surgissant de la page, rappellent les portraits hantés de l'aïeul sortis d'un vieil album antique ou les photographies du chapitre « Un imaginaire géographique » qui rivalisent, à certains égards, avec l'œil acéré de l'agence Magnum, ou du moins l'appellent depuis le Montréal victorien et celui du Canada ferroviaire de l'époque.

Les royaumes oubliés

Les essais remettent en contexte de manière probante l'avant-gardisme de l'artiste sur des sujets qui nécessitent un certain accompagnement: sa créativité au service du portrait, ses publications ou encore la classification systématique des photos. Malheureusement, les promesses qu'annonce le choix éditorial dans l'abondance archivistique de l'homme n'ont pas leur égal du côté des essais. En effet, ces derniers s'avèrent par moments de vastes et ennuyeux royaumes dont pas même les éclats d'un soleil de juillet – ou la foudre d'un orage – n'arriveraient à rendre la magie pittoresque. Je pense précisément aux textes de Christian Vachon, Nora Hague et Heather McNabb qui, malgré leur richesse, leur tentative pour éclairer les pratiques d'archivage de Notman et de son œuvre, alourdissent l'ouvrage d'un poids dont on cherche en vain le lest. Il ne manquerait alors que le passage d'un fou dans la vallée ou d'une équipée sauvage électrisant à nouveau le paysage.

Étrangement, cette énergie est présente et absente du texte de Joan M. Schwartz; comme Beckett, on cherche dans « ce qui est tu la lumière du dit ». Par le biais des livres illustrés de Notman, l'essai s'intéresse aux « idées avant-gardistes sur la photographie et son rapport à la culture, à l'identité et au lieu » (Schwartz) de notre Écossais émigré. Son texte possède les qualités d'une valise à double fond. Avec brio, il aborde les enjeux identitaires et géographiques de l'époque par lesquels s'est construite l'œuvre de Notman, mais beaucoup de questions sur la notion véritable d'identité canadienne demeurent en suspens; l'image paradoxale du photographe se servant d'une élite « qui pouvait s'enorgueillir de son goût artistique » (Schwartz) et servant la même élite apparaît donc en filigrane dans ce texte néanmoins le plus riche et le plus vivant. Aurait-il été judicieux de questionner aussi l'évolution actuelle de cette identité par le prisme de l'œuvre de Notman? N'est-ce pas aussi le travail de l'historien ou du spécialiste de creuser le passé pour y cueillir l'or du présent? J'aurais aimé poursuivre ma réflexion en sa compagnie.

Mémoire des lieux

Si « la culture est un projet sans cesse compromis¹ », et j'ajouterais aussi l'identité, je préfère alors suggérer que Notman, à l'instar d'Hélène Samson dans sa présentation, est « à l'origine d'un nom qui s'est distingué et d'une production qui a laissé une empreinte indélébile dans la mémoire collective » (Samson). Une mémoire des lieux, parce que les visages s'effacent malgré l'impression. Ces lieux qui nous habitent et forment notre parole, plus vieille que les souvenirs, « qu'un geste [...] peut réveiller² ». Ce geste, c'est celui de s'avancer sur la plaine, de régler l'appareil, de laisser entrer toute la lumière nécessaire, de faire ses traces. En cela, la monographie sur William Notman nous redonne le territoire et, par le fait même, la matière nécessaire afin de poursuivre notre quête de la parole. ♦

1. Fernand Dumont, *Le lieu de l'histoire*, Québec, BQ, 2014, p. 25.

2. Edmond Jabès, *Le langage dans la psychanalyse*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Confluents psychanalytiques », 1984.

☆☆☆

Sous la direction
d'Hélène Samson
et Suzanne Sauvage
**Notman : un photographe
visionnaire**

Québec, Musée McCord / Hazan,
2016, 240 p., 59,95 \$

